

MATTELART, Armand. *La mondialisation de la communication*. Paris, Presses universitaires de France, 1997, 128 p.

Dave Atkinson

Volume 28, Number 4, 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/703825ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/703825ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Atkinson, D. (1997). MATTELART, Armand. *La mondialisation de la communication*. Paris, Presses universitaires de France, 1997, 128 p. *Études internationales*, 28 (4), 900-902. <https://doi.org/10.7202/703825ar>

en Russie, en Amérique, reflétant un souci permanent de documentation précise, de données concrètes et d'attention sans faille aux conditions économiques, sociales et politiques de l'organisation des médias, des structures de contrôle aux habitudes de consommation culturelle. La perspective critique est discrète, on chercherait en vain des emportements dénonciateurs ou, dans un autre registre, un parti pris inconditionnel pour les nouveaux médias. Les possibilités immenses qui s'offrent ne dispensent pas de la question : « pour quoi faire ? »

Excellent ouvrage et indispensable pour tout ceux et celles qui s'intéressent aux rapports entre techniques et politiques et plus généralement aux dimensions culturelles des relations internationales.

Brigitte SCHROEDER-GUDEHUS

Département de science politique
Université de Montréal

La mondialisation de la communication.

MATTELART, Armand. Paris, Presses universitaires de France, 1997, 128 p.

Chaque nouvelle technique de communication est saluée comme celle qui va ébranler l'ordre ancien et mettre fin aux iniquités, à l'ignorance, à la censure. En prime, l'amélioration de la communication, sur le plan international, est censée rapprocher les individus, mettre fin aux préjugés, se faire rencontrer et comprendre les peuples. Qui n'a pas lu récemment un de ces articles prédisant qu'Internet allait changer la face du monde en permettant à tous d'avoir accès instantanément au savoir, à l'information et qu'en conséquence, le « réseau

des réseaux » ne pouvait que contribuer à un monde meilleur, démocratique et éclairé ? Et toujours en prime la valeur ajoutée sur le plan international : Internet, clame-t-on, va parachèver le village global entendu, bien sûr, comme un joli et harmonieux village où il fait bon vivre.

Et Armand Mattelart de nous rappeler : « Éternelle promesse, le réseau de communication symbolise la figure d'un monde meilleur, parce que solidaire. De la route au rail jusqu'aux « autoroutes de l'information », cette croyance a rebondi au gré des générations techniques. Mais les réseaux n'ont jamais cessé d'être au centre des luttes pour la maîtrise du monde. » (pp. 3-4) Mattelart nous offre ici une histoire condensée de l'internationalisation de la communication. Une histoire, bien sûr, qui tient compte des développements techniques, mais qui situe la communication au centre d'enjeux et de projets, d'idées et de conditions matérielles. C'est que l'auteur, qui écrivait il y a une vingtaine d'années *Multinationales et systèmes de communication* (1976) et *Donald l'imposeur* (1977), n'est pas du type à raconter l'histoire de l'amélioration de la condition humaine par le potentiel qu'offre les nouvelles techniques de communication. La communication a toujours été et demeure encore convoitée pour le pouvoir qu'elle confère à ceux et celles qui la maîtrisent et l'orientent.

Le petit volume est divisé en sept chapitres où les six premiers couvrent autant de périodes qui débordent parfois les unes sur les autres sur le plan chronologique, et où l'auteur met constamment en relief « l'état du système international » avec les dévelop-

pements de la communication dans ce système.

Le premier chapitre, *Les réseaux de l'universalisme*, remonte à la fin du 18^e siècle et parcourt le 19^e. Mattelart y retrace les fondements du caractère idyllique et salvateur de l'internationalisation de la communication dans les Lumières (pour la promotion de la libre circulation de la pensée et des opinions) et dans les fondements de l'économie classique (pour avoir convaincu du besoin de libéraliser la circulation des biens et de la main-d'œuvre). L'internationalisation de la communication serait fille de ces deux universalismes encore bien ancrés aujourd'hui et qui expliquent, en partie, les préjugés positifs l'entourant.

La fabrique culturelle, le deuxième chapitre, est consacrée aux débuts de l'industrie de l'information (la création des agences et des groupes de presse, par exemple) et à l'industrialisation de la culture (ou à l'essor de la culture de masse). Le 19^e siècle voit en effet la naissance de la production de masse des contenus de communications.

Le troisième chapitre, *L'empire de la propagande*, s'étend *grosso modo* du début de la Première Guerre mondiale à la fin de la Seconde. On y traite de la croyance en l'omnipotence des médias et de la communication de masse, surtout de la radio et du cinéma à l'époque, pour la gestion de l'opinion publique. Cette croyance, qui était bien ancrée autant chez les hommes politiques que chez les premiers chercheurs en communication, ne pouvait qu'entraîner des tentatives à peine voilées d'utiliser les médias à des fins de propagande aussi bien pour

des fins de politiques intérieures qu'à des fins de déstabilisation de l'adversaire en période de guerre.

La guerre froide, qui voit la continuation de la conception propagandiste de la communication, mais où s'ajoutent les stratégies d'implantation des réseaux de satellites, est traitée dans le quatrième chapitre, *La géopolitique bipolaire des technologies*. Ce n'est alors pas tant de conquête de l'espace dont il faut parler pour qualifier cette période où Américains et Soviétiques rivalisent que de conquête des coeurs et des esprits. Et l'axe Nord/Sud va se ressentir de cette confrontation Est/Ouest pour les réseaux puisque la communication va devenir, au moins dans les discours, une condition de modernisation, un moyen de lutter contre le sous-développement.

Le cinquième chapitre, *La transnationalisation et la raison géo-économique*, met l'accent sur les forces économiques qui, à partir des années 1970, ont fait prendre conscience du processus de structuration d'un espace mondial qui a pu être critiqué tantôt sur la base de l'échange inégal (critique du sujet historique « Tiers-Monde » qui s'oppose à cet ordre économique comme à celui des communications qui le sous-tend), tantôt sur celle du danger ressenti par les États-nations européens de voir leurs politiques culturelles et technologiques déstabilisées par les sociétés multinationales.

Le sixième chapitre, *La globalisation: les réseaux de l'économie postnationale*, fait état de la mondialisation/globalisation, phase particulière de l'intégration mondiale, qui est « la

grille de lecture du monde propre aux spécialistes du management et du marketing». (p. 81) À ce stade, nous dit l'auteur, les logiques transfrontalières s'attaquent aux fondations institutionnelles des systèmes de communication des États-nations.

Dans *La fracture: pour une critique du globalisme*, son dernier chapitre, Mattelart nous sert son évaluation de l'état actuel de la « globalisation ». Portrait sombre où l'auteur dénonce les vicissitudes du nouvel ordre mondial et dépeint la nouvelle carte des inégalités. Malgré quelques tentatives visant à utiliser les réseaux de communication pour développer de nouvelles solidarités ou fortifier des anciennes, ces réseaux servent d'abord à légitimer une intégration économique et financière qui ne peut cacher « la fracture entre des systèmes sociaux spécifiques et un champ économique unifié, entre des cultures singulières et les forces centralisatrices de la « culture globale ». (p. 99)

Tous n'apprécieront pas l'approche de Mattelart où l'histoire semble parfois un peu trop déterminée et la critique trop rapide à écarter les bons côtés de l'internationalisation de la communication. Mais on se consolera en pensant que ce petit ouvrage contrebalance nombre d'écrits qui mettent aux nues la globalisation et le rôle des communications dans l'édification du joli petit village global.

Dave ATKINSON

Département d'information et de communication, Université Laval

Géographes face au monde. L'Union géographique internationale et les congrès internationaux de géographie.

ROBIC, Marie-Claire, Annemarie BRIEND et Mechtild RÖSSLER (dir.). Paris, L'Harmattan, 1996, 464 p.

À la fin de son bref avant-propos, le président en exercice de l'Union géographique internationale (UGI), tout en soulignant les mérites et l'intérêt de l'ouvrage, prend soin de faire remarquer que les opinions exprimées par les auteurs ne sont pas nécessairement partagées ni par le Comité exécutif, ni par les États membres de l'Union. Il n'y a à cela rien d'étonnant : cette présentation d'une des grandes associations scientifiques internationales n'appartient pas au genre édifiant des « histoires officielles », habituellement purgées de tout ce qui pourrait porter ombrage au bilan d'un parcours harmonieux, cohérent et productif. Les auteurs de ce volume, en fait, ne se bornent pas à relater le développement strictement institutionnel de l'Union et à décrire son fonctionnement, mais l'analysent et l'interprètent – origines, structures, activités – sans éluder les problèmes dits « délicats » : l'empreinte indélébile des grandes puissances et de leurs rapports de force sur les affaires de l'Union, la prépondérance de l'Europe, les contradictions permanentes entre rhétorique internationaliste et rivalités nationales, entre un discours universaliste et des exclusives idéologiques, entre l'affirmation de la solidarité d'une communauté scientifique internationale et la marginalisation de continents entiers.

Toute recherche sur les forces transnationales et les communautés